

Le cas des "chasses aux sorcières"

Deux siècles de sexocide

Lu sur **Indymédia Paris** : "C'est sur un fond de troubles que paraît en 1486, directement inspiré par la bulle papale Summis desiderantes affectibus d'Innocent VIII, le Malleus Maleficarum. Ses auteurs, les inquisiteurs Henry Institoris et Jacques Sprenger, ont le sentiment de vivre la désintégration d'un monde : "Au milieu d'un siècle qui s'écroule, l'hérésie des sorcières, attaquant par d'innombrables assauts, réalise en chacune de ses oeuvres, son incarnation totale".

Ce livre se révèle être l'un des éléments déclencheurs des deux vagues de persécutions des sorcières perpétrées par l'Inquisition et par les différents parlements. Ils y font une lecture démonologique centrée sur le maléfice, puis anthropologique et sexologique accablant la femme, accusée d'être la complice de Satan. La théologie s'est alors muée (mais est-t-elle fondamentalement différente aujourd'hui ?) en une idéologie amalgamant hérésie, folie et frénésie sexuelle. Le modèle démonologique de "la femme au diable" est né, aussitôt pris en charge par l'imprimerie, c'est-à-dire véhiculé par une abondante littérature d'où se détache le traité de Jean Bodin Démonomanie des sorciers (1580).

Dans les premières sociétés néolithiques matriarcales, la femme avait socialement, le rôle le plus important. À l'ère chrétienne, les religions et croyances anciennes sont le diable de la nouvelle et c'est pourquoi le christianisme associa les femmes à des rôles maléfiques. Ce qui explique la prépondérance sur les bûchers des sorcières sur les sorciers.

La chasse aux sorcières fut donc la répression des croyances ancestrales des cultures populaires par le pouvoir religieux augmentée d'un vaste mouvement de répression de la sexualité féminine et même, de la femme en soi. À tel point que certains historiens parlent d'un "gynocide" ou encore d'un "sexocide" selon l'écrivaine Françoise d'Eaubonne dans "Le sexocide des sorcières" (1999).

La phrase de Michelet extraite de son plaidoyer "La Sorcière" (1862), illustre bien l'ampleur de la persécution dont elles ont fait l'objet : " pour un sorcier, dix mille sorcières".

Démontrant l'acharnement des inquisiteurs à juger et parfois brûler des femmes plutôt que des hommes, car entre 70 et 80% des condamnés au bûcher étaient des femmes. La sorcellerie serait donc en partie due à une misogynie tenace autant dans la culture populaire que dans la culture savante, principale responsable de cette extermination.

Elles y sont rendues coupables, comme dans la bible avec la figure d'Eve, de la dénaturation de l'être humain en général, et de l'homme en particulier.

Il apparaît souvent, au cours des procès du tribunal de l'Inquisition, une dimension sexuelle importante. Ces faits sont à mettre en relation avec les valeurs socioculturelles que l'Eglise et l'Etat tentent d'implanter dans l'esprit des ruraux et dans les fondements de la culture populaire.

À travers la persécution des femmes s'exprime une répression plus générale de la sexualité. Les missionnaires de la réforme catholique combattent la relative liberté des mœurs qui existait dans les campagnes avant 1550. Ils imposent au monde paysan des "freins sexuels" efficaces. Les "aveux" extorqués par la torture aux prétendues sorcières peuvent être interprétés par rapport à cette lutte puritaine bien réelle.

La copulation avec Satan, ou avec des démons, rappelle la survivance dans le monde rural des "fiançailles à l'essai", des concubinages, que veulent extirper de la culture populaire les autorités. Le sabbat, cette "fête sacrilège", n'est que la transposition diabolique des fêtes populaires multiples qui débouchaient fréquemment, l'ivresse aidant, sur des débordements sexuels.

En fait, les multiples péchés imputés aux sorcières résultent d'une insatisfaction profonde des missionnaires devant la résistance d'une conduite sexuelle paysanne qui ne se coule pas suffisamment dans le moule théorique véhiculé par la réforme catholique du concile de Trente. Les procès en sorcellerie, dans ce

contexte, permettent de culpabiliser les foules en reliant au diable la femme et la sexualité hors mariage. Dans le *Malleus Maleficarum* qui inspira ces vagues de répressions, les femmes sont l'emblème de la luxure. Avec elles, la sorcellerie prend la forme d'une débauche sexuelle : orgies, accouplements contre nature avec le diable, la sorcière est succube, fécondable par le diable et susceptible de donner naissance à des êtres démoniaques en transgressant les lois chrétiennes de la procréation.

Les sorcières révèlent également en creux les angoisses sexuelles profondes de l'imaginaire masculin : elles sont supposées sectionner le membre viril des hommes à des fins rituelles, attenter à leur puissance sexuelle, ou encore, comme dans certains récits, engloutir des hommes par leur vagin (n'est-ce pas typiquement freudien ?).

Nombres d'historiens, et principalement Jules Michelet (1798 - 1874) dans "*La Sorcière*", affirment que la pratique de la sorcellerie était l'expression d'une marginalisation volontaire, d'un refus de l'impérialisme religieux et d'une rébellion antisociale. Une révolte naïve de la culture populaire rurale contre les oppressions de l'Eglise et des élites urbaines et savantes, car c'est majoritairement dans les zones géographiques en cours de christianisation et dans lesquelles le pouvoir religieux était faible, dans les zones tardivement conquises, éloignées des centres de décisions et aux confins de la chrétienté qu'ont proliférés ces marginaux rebelles hostiles aux efforts de normalisation, d'intégration et d'acculturation déployés par la réforme catholique et le pouvoir monarchique. En effet, l'impiété est à l'époque baroque, un acte de rébellion.

La sorcellerie peut donc être vue comme la réaction de la marginale qui sait son mode d'existence et sa liberté menacés par un nouvel ordre des choses imposé par les autorités religieuses. Loin de la considérer comme la manifestation d'un obscurantisme archaïque ou comme d'absurdes superstitions, Michelet voit dans la sorcellerie à la fois la conséquence de la misère des " temps du désespoir " et l'expression d'une révolte. La naissance, en réaction à l'impérialisme du dogme chrétien, d'une contre-culture féminine ancrée dans le paganisme - à qui l'Eglise et l'Inquisition font la guerre - pour mieux rejeter l'ordre moral chrétien.

Seulement, nous pouvons voir que pour l'Eglise et les monarques européens, la plus grande menace est tout simplement la femme. Le pouvoir, les hommes et parfois même les femmes aiment voir le genre féminin comme la raison de leurs malheurs. Comme si la femme portait en elle le germe de la subversion.